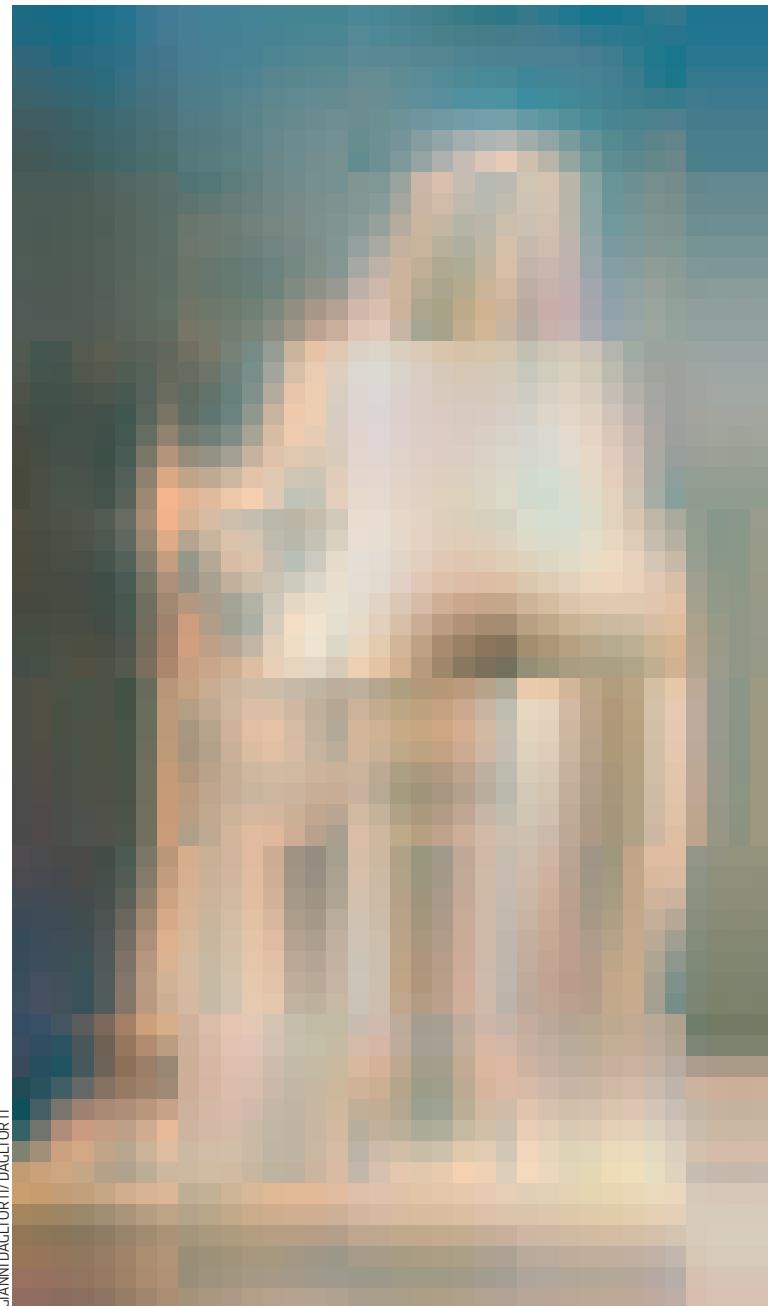


ROMAN Dans le sixième livre de Nathalie Azoulai, une jeune femme d'aujourd'hui trouve une voix du XVII^e siècle pour exprimer sa souffrance amoureuse

Racine, si loin, si proche



GIANNI DAGLI ORTI/DAGLI ORTI

Statue en marbre de Jean Racine par Louis-Simon Boizot (1743-1809). L'héroïne du roman se rapproche de l'écrivain classique pour trouver dans ses œuvres ou sa vie une explication à sa douleur.

TITUS N'AIMAIT PAS BÉRÉNICE
de Nathalie Azoulai
P.O.L, 316 p., 17,90 €

De l'esthétique minimale, à la mode il y a quelques années, ce que les Italiens ont appelé « *l'art pauvre* », Nathalie Azoulai se sert avec brio aux premières pages de ce roman et en reprend les constantes : immédiateté des choses, proximité dans un présent continu, refus de la profondeur et de la mémoire. En ce début du siècle, Bérénice est quittée brusquement, et sans explication, dans un café, par son amant Titus. Il l'aime, mais ne peut laisser, même s'il ne l'aime plus, Roma son épouse, la mère de ses enfants. Ce que ressent Bérénice ne peut passer par le langage, ou se satisfaire des clichés, des dictions qui traînent à propos des chagrins d'amour. Incapable de conceptualiser sa souffrance, elle s'accroche à son seul repère, son prénom, attaché à une pièce de théâtre dont elle ignore tout, à ce Racine qu'elle connaît mal, et qui, pour le grand public, ne représente plus grand-chose, si ce n'est, lui disent ses amis, une langue devenue peu accessible et des personnages désuets.

Puisque les textes contemporains, comme ceux de Duras qu'elle aime beaucoup pourtant, ne lui permettent pas de transformer sa souffrance en récit, elle veut se rapprocher de l'écrivain classique pour trouver dans ses œuvres ou sa vie une explication à sa douleur. La narration qui glissait sur une femme anodine, à la surface d'un quotidien banal, se déplace alors vers un autre présent, riche, coloré celui-là, le XVII^e siècle, que Bérénice investit peu à peu. Elle va plonger dans les textes du dramaturge, les témoignages, les documents, inspecter les lieux qui l'ont vu grandir, écrire, souffrir, scruter les figures qui l'ont accompagné – la Mère Agnès sa tante plutôt psychorigide, ses maîtres jansénistes (M. Hamon, Nicole, Lancelot), Nicolas (Boileau), un autre Jean (La Fontaine), ses maîtresses (la Duparc, la Champmeslé), Louis XIV, et le roman se mue en biographie intérieure, celle d'un Racine revisité.

Bérénice, qui connaît la célèbre phrase de Suétone, plus concise, plus frappante en latin – *Titus renvoya Bérénice malgré lui, malgré elle* –, voudrait bien comprendre comment on peut à la fois aimer une personne et s'en séparer volontairement.

**Dans quel vécu,
dans quelle tradition
littéraire l'écrivain
avait-il puisé
cette connaissance
de l'amour ?**

Sa recherche de Racine est d'abord une tentative pour répondre à cette question, qui en suscite une autre : dans quel vécu, dans quelle tradition littéraire l'écrivain avait-il puisé cette connaissance de l'amour ? Et puis le regard, les interrogations de Bérénice s'effacent, la romancière prend le relais, de l'enfance orphe-

line de Jean à Port-Royal-des-Champs, aux années de passion, de lutte, de violence, jusqu'à son retour dans la même abbaye.

Elle retrace ses aventures à travers la langue de son temps, sa recherche d'une forme théâtrale qui exprimerait la « *tristesse majestueuse* », nœud de l'action dans ses pièces, sa volonté de transgresser des codes littéraires à la mode. Elle se tient au plus près de son combat entre l'appel, l'attrait du monde, et la rigueur du jansénisme. La narration se termine avec une date qui marque la fin de l'histoire de Racine : en 1713, dix ans après sa mort, Louis XIV fait raser l'abbaye, exhumer les corps du cimetière, disperser les religieuses, qui méritaient un autre traitement... Quant à Bérénice notre contemporaine, elle rassemble les livres, qui formeront « *son rectangle de tragédie, le pré Carré de son amour* ». Et puis elle va oublier.

FRANCINE DE MARTINOIR

ACTES SUD

POUR LES LECTEURS DE *LA CROIX*

ANNE-MARIE GARAT

“Quel plaisir de goûter une prose recherchée mais sans affèterie, ambitieuse et pourtant familière, d'une énergie follement communicative, rédigée avec un bonheur d'invention que le lecteur partage d'emblée !

Anne-Marie Garat est au sommet de son art.”

Antoine Perraud, *La Croix*

“Une romancière généreuse, envoûtante. Un grand cru. Des pages lumineuses.”

Alexandre Fillion, *Lire*

“Un formidable talent de conteuse.”

Version Femina

© Nathalie Shau